

Et la « catastrophe » du coronavirus dans tout ça ?

PETITE THÉOLOGIE POUR TEMPS D'ÉPIDÉMIE (extrait) Par Mgr J.P. Batut, évêque de Blois

Nous vivons dans un monde que nous voudrions maîtriser par la technique, mais dont le fonctionnement nous échappe de toutes parts. On peut le regarder de deux manières : comme une machine régie par des lois physiques et mathématiques dont il suffirait d'augmenter la précision pour tout maîtriser (« écoutons ceux qui savent ! » disait le président Macron – mais le problème c'est qu'ils ne savent pas tout) ; ou encore comme la « branloire pérenne [où] toutes choses branlent sans cesse » dont parlait Montaigne, et qui au fond, même si nous en dégageons des lois, est un mystère d'incohérence impossible à déchiffrer.

En réalité, par son caractère éphémère, inachevé, en partie chaotique, ce monde nous adresse un message. Il nous dit qu'il n'est pas encore lui-même, que sa perfection est en avant de lui, dans un avenir qui lui est promis : « La création tout entière gémit en travail d'enfantement » écrit saint Paul (*Romains* 8, 22). « Ce tohu-bohu nous rappelle que la création n'est pas faite pour elle-même, mais pour l'homme, qu'elle est un *héritage* » (Jean-Miguel Garrigues) dont nos libertés peuvent faire usage pour le meilleur et pour le pire, et qu'elle n'est pas notre demeure définitive... Et saint Paul ajoute que la création n'est pas seule à gémir : « Nous-mêmes, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons nous aussi intérieurement dans l'attente de la rédemption de notre corps » (8, 23). Nous aussi, nous sommes « en travail » : ce qui peu à peu se forme en nous, c'est l'humanité nouvelle recrée à l'image du Fils bien-aimé. Jésus a séjourné trois jours dans le tombeau, non comme un cadavre en décomposition, mais comme le grain de blé qui meurt pour donner beaucoup de fruit : dans le Samedi Saint de l'histoire de l'Église, nous sommes en germination, nous aussi, en vue de la gloire sans prix qui nous est promise.

Mais à l'intérieur de cette création il y a des *catastrophes*. Le sens premier du verbe grec qui correspond à ce mot est très instructif : il signifie « retourner », comme on retourne le sol avec une charrue, et par extension « mettre sens dessus dessous », « bouleverser ». Quand Jonas parcourt Ninive pendant quarante jours, il ne dit pas « encore quarante jours et Ninive sera *détruite* », mais « encore quarante jours et Ninive sera *bouleversée* » (*Jonas* 3, 4). Et que se passe-t-il alors ? « Les gens de Ninive crurent en Dieu ; ils publièrent un jeûne et se revêtirent de sacs depuis le plus grand jusqu'au plus petit » (3, 5). En un mot, ils se convertissent ! Ils ont su tirer parti de la « catastrophe », ils se sont laissé « bouleverser ».

La « catastrophe » n'est pas d'abord destruction, elle est d'abord bouleversement : nous l'expérimentons en ce moment si particulier de l'épidémie où notre vie est bouleversée de fond en comble et où plus rien ne tient de ce sur quoi nous nous appuyons d'habitude. Mais le plus important n'est pas la catastrophe elle-même : c'est *l'interprétation que nous en faisons*.

- Nous pouvons y voir simplement quelque chose de fâcheux ou de dramatique, qui tient en échec nos capacités humaines, médicales en l'occurrence.
- Nous pouvons y voir un châtement. Au risque de choquer certains d'entre vous, je dirai que ce n'est pas totalement faux ! Mais attention : ici, le mot châtement signifie les *conséquences d'un comportement mauvais* : par exemple, si je conduis imprudemment j'aurai un accident – qui sera la punition de ma manière de conduire, punition que je m'infligerai à moi-même.
- Nous pouvons y voir enfin un événement dont les causes nous échappent en partie, mais *dans lequel Dieu nous fait signe* pour que nous revenions à Lui.

Les trois lectures peuvent coexister : le coronavirus est un fléau qui pour le moment nous trouve impuissants à le combattre. Il est aussi la conséquence de comportements que nous considérons comme allant de soi et qu'il nous faudra remettre en question : la circulation sans répit, sans entraves, sans régulation, des hommes et des choses ; la « religion du flux » (Sylvain Tesson) et du profit... Il cache aussi un *signe de Dieu* qu'il nous faut déchiffrer et qui est un appel à une vie différente.

Quel appel Dieu nous adresse-t-il ?

Il y aurait beaucoup à dire sur cet appel à une vie différente. Qu'avait donc notre vie jusque-là de si répréhensible, après tout ? À chacun de s'examiner et de tenter de répondre. Mais s'il me faut qualifier ce qui me semble être la conversion fondamentale à laquelle nous sommes appelés, je la qualifierai par le mot *démésure*.

« La modernité », écrivait Albert Camus dès 1948, « a fait sombrer l'Europe dans la démesure ». Qu'est-ce donc que la démesure ? C'est le fait d'*oublier les limites*. D'oublier que nous sommes des êtres limités, que l'univers ne nous est pas soumis, que *nous ne sommes pas Dieu*. C'est ce que dénonçait une grande figure du XXe siècle, Hannah Arendt : «

L'homme moderne a fini par en vouloir à tout ce qui est *donné*, même sa propre existence. À en vouloir au fait même qu'il n'est pas son propre créateur, ni celui de l'univers. Dans ce ressentiment fondamental, il refuse de percevoir rime ni raison dans le monde donné. Toutes les lois simplement données à lui suscitent son ressentiment. Il pense ouvertement que tout est permis et croit secrètement que tout est possible. »

Nous ne sommes pas Dieu. Nous ne sommes *que* des hommes. Mais nous sommes aimés de Dieu, et il ne renonce pas à nous faire comprendre que c'est en Lui seul que nous pouvons trouver un bonheur indestructible. Mais pour cela il nous faut rendre les armes, accepter de recevoir ce bonheur et accepter d'avoir besoin d'être sauvés.

Blois, le 24 mars 2020 – Vigile de la fête de l'Annonciation